

**PASCALE
DIETRICH**

Une île
bien tranquille



LIANA LEVI



piccolo

Pascale Dietrich

Une île bien tranquille

LIANA LEVI  *piccolo*

© Éditions Liana Levi, 2016
ISBN: 978-2-86746-940-4
www.lianalevi.fr

BALLE DE TENNIS

1

Le bateau-navette venait d'accoster. C'était toujours le même, une vieille coque en bois peint vert et blanc qui refoulait l'huile de moteur, avec un espace intérieur pour s'abriter en cas de gros temps. Son nom, *Le Baroudeur*, inscrit à l'avant en lettres pleines, disparaissait par intermittence quand la mer s'agitait. Depuis que j'étais née, il faisait ses deux allers-retours quotidiens entre Trevedic et Brest. Peut-être que le reste du temps il se rendait aussi ailleurs, allez savoir. Une brise glaciale balayait le port. Je remontai la fermeture Éclair de mon blouson, enfonçai les mains dans les poches duveteuses et serrai les poings. Dans les airs, une mouette déployait ses pattes pour préparer son atterrissage sur une benne à ordures. Une canette de Red Bull entourée de mégots aplatis flottait à la surface de l'eau aux reflets mauves. Sur la benne, la mouette avait entrepris de déchiqueter un reste de panini dont le fromage s'étirait comme un élastique à chaque coup de bec. Vaguement dégoûtée, je me retournai vers Brest. Dans une heure, je serais dans un autre monde, une société miniature, celle où j'avais grandi.

La mouette émit un râle amer et s'envola en direction de la jetée. Alors seulement, je pris conscience de la dizaine de personnes qui m'entouraient et que je

connaissais pour la plupart. Elles aussi attendaient de monter sur le bateau. Leurs mains fébriles s'agrippaient à la poignée d'une valise ou d'un sac à main, comme si on allait les leur arracher. Les insulaires éprouvent toujours un sentiment d'insécurité quand ils se rendent sur le continent, ils s'imaginent exposés à toutes sortes de vols et d'agressions imaginaires. On tend à tout dramatiser dans les lieux qui ne nous sont pas familiers.

Cela faisait plus de dix ans que j'avais quitté l'île. Je la regrettais parfois, et j'aurais espéré y revenir dans des circonstances moins tragiques, pour un mariage ou un baptême par exemple, ce genre de fête avec du sucre glace et des confettis colorés. Mais je revenais pour enterrement mon père.

Je m'assis sur une bitte d'amarrage et tentai de récapituler l'ordre des tâches à accomplir. L'enterrement de papa avait lieu dans deux jours à la chapelle de Trevedic. Le lendemain, mon frère et moi aurions à régler diverses questions avec le notaire. L'administration ne nous oublie jamais. Même les moments les plus douloureux exigent leur lot de paperasserie.

Autour de moi, les gens évitaient soigneusement mon regard, sans doute à cause de ce qui était arrivé à mon père. Ils n'avaient pas envie d'en parler maintenant, pas sur le continent. Les îliens sont pudiques. Ils n'évoquent leurs malheurs que chez eux, abrités par le cercle de mer qui fait barrage au reste de l'humanité. En silence, nous contemplions l'animation du port. Un yacht bleu d'une trentaine de mètres s'apprêtait à accoster. Ce genre d'embarcation était assez rare dans les parages pour retenir l'attention, et puis sa peinture rutilante attirait immédiatement l'œil. L'*Alexandra* – c'était son nom – sortait sans doute de l'usine. Encore une qui portait un

nom de femme. Je repensai aux coques du port de mon enfance : la *Suzanna*, l'*Amandine*, la *Louissette*... toujours des noms féminins. À moins que ce ne soient les femmes qui portent des noms de bateaux. Beaucoup d'entre elles, en tout cas, portent des noms bateau. Ce n'est pas mon cas. Je m'appelle Edelweiss. D'après mon père, c'est le nom d'une fleur magnifique que l'on trouve dans certaines montagnes. Cela veut dire « étoile d'argent ». Bien sûr, ce prénom évoque davantage à mes copains la marque de bière qu'une plante gracieuse et délicate. Je me console en me disant que ça pourrait être pire. J'ai une copine qui s'appelle Marie-Chantal et aurait préféré porter le nom de n'importe quelle gnôle. Ça n'est pas simple non plus de s'appeler Marie-Chantal.

Tout le monde était absorbé par les manœuvres qu'effectuait le yacht pour se glisser entre deux voiliers. Une fois qu'il fut amarré, l'équipage entreprit de débarquer des caisses, à la chaîne. Les rectangles de polystyrène s'empilaient sur le quai comme dans un jeu de construction. Un homme en chemise à motifs, avec une veste de costume et des chaussures de ville astiquées, suivait le spectacle en fumant une cigarette 100'S. Détaillant cet accoutrement décalé par rapport aux coutumes locales, je lui trouvais tout à coup un air familier. J'étais certaine d'avoir déjà croisé ce visage taillé au couteau, ces traits presque indiens et ce nez frémissant à chaque respiration. Soudain, je captai son regard myope d'un bleu intense, et je reconnus sans erreur possible Martial, l'un des frères Lambert, une famille nombreuse de Trevedic. Tous avaient ces yeux de chien fou typiques des gens dont les idées ne tournent pas rond. On n'avait pas envie d'être dans leur tête ni de connaître les pensées qui pouvaient y

germer. J'avais toujours connu ces pauvres mômes totalement dépenaillés, vêtus de vareuses élimées, les cheveux coupés au ras du crâne qu'ils avaient bosselé comme une vieille casserole. Martial avait bien changé, et dans un sens inattendu. Se pouvait-il que le yacht lui appartienne ?

Alors qu'il balançait son mégot dans l'eau pétrolée du port me revint la question qui me taraudait depuis le coup de téléphone de la police des mers : comment mon père avait-il pu tomber du haut du pic du Rat ? Cette falaise, il l'arpentait quasiment tous les jours avec Pasqua, pas l'homme politique, bien sûr ; c'était le nom du chien. Il l'avait appelé comme ça car cela l'amusait d'ordonner à l'ancien ministre de l'Intérieur de lui apporter ses chaussons quand il rentrait à la maison. « La ferme, Pasqua ! » beuglait-il avec délectation quand l'animal aboyait après un visiteur. Et puis c'était une façon de titiller la famille de ma mère qui votait à droite (lui, avait arraché sa chemise de joie lors de la première victoire de François Mitterrand). Quoi qu'il en soit, je ne voyais pas comment ce drame avait pu se produire. Cet endroit, tout le monde s'en méfiait, et papa le premier, qui était sujet au vertige. Certes, ces derniers temps, il était fatigué. Il m'avait parfois paru nerveux. Au téléphone, sa voix était souvent moins ferme que de coutume et il butait sur les mots, comme si quelque chose d'autre que nos conversations occupait son esprit. Étrangement, les voisins ne s'étaient d'ailleurs pas montrés plus surpris que ça à l'annonce de son décès. Il se faisait vieux, m'avait-on dit, comme si sa mort était naturelle.

Moi, quand j'avais appris la nouvelle, j'étais tombée des nues. J'aurais pu m'attendre à tout sauf à cela. Sur les îles, on meurt tard ; en témoigne le nombre de vieux. Je ne m'étais jamais préoccupée de la possibilité d'un

décès prématuré. Dans mes accès de pessimisme, je me disais même que mon paternel me survivrait. Son hygiène de vie était indéniablement meilleure que la mienne. *L'hygiène de vie*: j'ai toujours détesté cette expression qui compare la façon dont on mène nos existences à l'entretien d'une salle de bains. Pour ma part, j'avais autant de mal à maintenir l'une que l'autre en état. Jouant avec un fil qui s'échappait du fond de ma poche, je me promis de m'attaquer avec davantage de conviction aux joints crasseux de ma baignoire.

Tout avait commencé avec ce maudit coup de téléphone. Je marchais sur un trottoir parisien grouillant. Tels des robots bien programmés, les passants suivaient leur trajectoire sans jamais s'effleurer. Je songeais à différentes choses à la fois : le portrait du grand industriel que j'étais en train de rédiger pour le journal qui m'employait, les poubelles que Walter, mon petit ami, oubliait systématiquement de descendre et la meilleure façon de réussir un couscous royal. Arrachée à ces pensées fondamentales, j'avais décroché et prononcé le même « allô » que pour tous les appels du monde. À cette seconde, pour moi, mon père était encore en vie. J'aurais dû faire durer cet instant indéfiniment.

– Madame Briot, m'avait dit Solar, l'unique policier de Trevedic, c'est au sujet de votre père.

– Qu'y a-t-il ?

– Il est tombé à la mer.

– Quoi ? !

– Le vent l'a emporté et il a glissé de la falaise.

Foudroyée, je m'étais immobilisée sur le trottoir, perturbant les trajectoires bien huilées de mes voisins de promenade.

– Quelle falaise ? m'étais-je écriée, comme si c'était cela l'important.

Certains passants s'étaient probablement retournés mais, à mes yeux, la ville, ses bâtiments et ses habitants s'étaient effacés. J'étais seule sur le gigantesque bitume de la capitale.

– Le pic du Rat, avait répondu Solar. C'est là que le vent est le plus fort. À un autre endroit, votre père aurait pu résister.

L'image d'un combat de lutte gréco-romaine entre mon père et une montagne d'air m'avait traversé l'esprit.

– Comment va-t-il ? avais-je balbutié.

– Il est mort. Je suis désolé.

Tombé d'une falaise, donc... Dit de cette façon, cela semblait presque comique, digne d'un cartoon pour enfants. À Trevedic, le vent était toujours désigné coupable : des naufrages, des dégâts matériels, des maladies physiques et psychiques (le vent ne rend-il pas fou ?), et même des décès suspects. À cet endroit, avait ajouté Solar, les rafales sont si violentes qu'elles peuvent soulever un bœuf. Est-ce qu'il avait écrit ça dans son rapport ? J'avais du mal à imaginer papa, bâti comme une armoire de ferme, arraché du sol tel un vulgaire cerf-volant. Et puis, il aurait su réagir, il se serait jeté à terre, agrippé aux fougères, aux brins d'herbe, à la vie, quoi ! Non, ça ne collait pas. Mon père n'était pas un faible, un mou, un indécis qui succombait à un souffle d'air, si féroce soit-il. Quelque chose clochait dans ce drame. Je n'avais fait part de mes doutes à personne, pas même à Walter. Peut-être espérais-je que mon séjour sur l'île éclaircirait les choses : il fallait revenir sur les lieux pour me faire une idée.

Je me couvris la tête avec la capuche de mon blouson et m'aperçus que Jérémie Lefrac, un jeune de l'île,

m'observait avec la même insistance que si quelque excroissance terrifiante avait poussé sur ma figure. Quand son regard croisa le mien, il eut un air sans expression. Le pauvre garçon avait toujours été limité intellectuellement. À six ans, il peinait encore à compter jusqu'à dix. Je lui lançai un méchant coup d'œil et il rentra la tête dans son col roulé puis, du bout de sa chaussure, se mit à jouer avec un anneau d'amarrage scellé au quai. Je pris soudain conscience du fait que, là-bas, papa devait être au centre de toutes les conversations. Il était tout de même maire de l'île depuis près de dix ans. Il faisait partie des notables, des figures : à Trevedic, on s'intéresse à la famille Briot un peu comme les Anglais s'intéressent à leur dynastie. S'il y avait eu des paparazzis dans les parages, nous n'aurions jamais eu la paix. Je redoutais autant l'attention trop marquée du voisinage que de me retrouver seule face au vide de la maison.

Ce fut enfin l'heure du départ. Je progressai sur le pont en tirant ma valise à roulettes. À bord, je m'assis à l'air libre et attendis en observant l'animation sur le quai. Un homme en bras de chemise remonta la passerelle, enroula les cordes d'amarrage et, lentement, le bateau s'éloigna de la terre. Je sortis une cigarette que le vent fuma à ma place. À Trevedic, j'achèterais des 100'S, comme tout le monde, pour compenser le souffle marin qui accélère la combustion.

Maintenant que *Le Baroudeur* avait atteint sa vitesse de croisière, les vibrations du moteur faisaient trembler le sol, le banc, mes fesses. Sur ce rafiote, tout tremblait un peu. Cela limitait les occupations : impossible d'écrire proprement, de lire sans avoir mal au cœur ou de pisser droit, par exemple. Du coup, on se livrait à la contemplation. Il

n'y avait que cela à faire. À terre, les toits de Brest étaient d'un bleu nuit uniforme. Des pins émergeaient des jardins et les grues métalliques du port se dressaient vers le ciel, austères comme de grandes aiguilles emmêlées. Un filet de fumée s'élevait de certaines cheminées pour enlacer les nuages. Le calme de la mer rendait insensible à tout. Cela me faisait toujours cet effet. À présent, je récapitulais les événements des derniers jours avec le détachement d'un sténographe. Ma vision des choses se modifiait peu à peu. Papa était tombé d'un rocher, voilà tout. Même Walter, avec qui je venais pourtant d'avoir au téléphone un échange tendu, me paraissait loin et notre relation ne m'inspirait plus ni rancœur ni amour passionné. Simplement une honnête indifférence. Les mouettes glissaient sur le vent et ce spectacle m'absorba un moment. Enfin, une sirène déchira le silence et la houle donna le tempo à notre traversée. Je fermai les yeux.

Quand je les rouvris, Trevedic se dessinait à l'horizon avec ses falaises découpées à la hache et ses rochers noirs et gris dont la pointe s'échappait de la mer. La verdure omniprésente, sorte d'immense châte lumineux, recouvrait l'île comme pour la protéger. Non loin de moi, le vieux Max fumait un cigarillo en plissant les yeux, accoudé à la rambarde. Il avait un physique typique des mâles de Trevedic : trapu, la peau épaisse et tannée, des cheveux poivre et sel permanentés par le vent, un accoutrement qui trahissait une attention très limitée à son image. Quand on vit coupé du monde, les vêtements remplissent leur fonction, un point c'est tout. Par exemple, il n'est pas inconcevable de porter un tee-shirt affublé du logo d'une chaîne de supermarché, chose impensable à Paris où, dans le milieu que nous fréquentions avec Walter, on

nous aurait lancé des pierres. Contrairement à Martial Lambert, Max était resté égal à lui-même : son apparence, simple, marquée par le travail en mer, était conforme à ce qu'il avait toujours été.

Max me fit un vague salut et s'approcha doucement avec la démarche latérale d'un crabe. Les crustacés qu'il pêchait avaient fini par déteindre sur lui. Je souris en me disant qu'il venait me serrer la pince. Maintenant que le continent n'avait pas plus d'épaisseur qu'une ligne de crayon gras à l'horizon, les langues allaient se délier.

– Bonjour Edelweiss.

– Salut Max.

– Ton père..., murmura-t-il en examinant son cigare.

Je sentis ma gorge se nouer et ne sus si j'avais envie de pleurer ou de rire nerveusement. Je fis mine de n'avoir rien entendu. En mer, les voix se fondent dans l'écume et le tourbillon du vent, on est libre d'ignorer certaines paroles. Par bonheur, la sirène du bateau coupa court à cet embryon de conversation. On approchait doucement de la côte. Max balança son mégot dans les vagues et écrasa sa main sur la mienne, elle-même plaquée sur la rambarde gluante. Il donnait l'impression de vouloir me communiquer un peu de sa force. Quelle image les gens se faisaient-ils de moi, ici ? Après tout, cela faisait si longtemps que j'étais partie. Pour eux, j'étais sans doute restée la gamine aux genoux écorchés qui lançait les galets de la plage des Corsaires pour faire des ricochets.

Tous les passagers s'étaient levés et ceux qui se trouvaient à l'intérieur de la cabine se pressaient sur le pont avec paquets et valises. La puissance des moteurs baissa en intensité pour devenir un simple chuchotement et la mélodie de Trevedic se fit enfin entendre distinctement. Des chants d'oiseaux se mêlaient au crissement des

feuillages, au sifflement du vent et au murmure de la mer. Tout le monde écoutait religieusement.

2

J'arrivai dans la maison familiale peu avant midi. Le soleil chauffait de toutes ses forces, mais le vent rendait vains tous ses efforts. *Il est impossible d'avoir vraiment chaud, ici*, pestait Walter les rares fois où il était venu pour le week-end. Lui aimait la chaleur qui pénètre le corps et fait suer à grosses gouttes. Celle de l'île, superficielle, le frustrait telle une caresse qui ne va jamais plus loin. Peut-être lui faisais-je le même effet? Malgré notre domicile commun, notre relation avait un arrière-goût de provisoire. Partager un lit et des factures de gaz ne suffit pas à sceller une alliance définitive. Avec Walter, je naviguais à vue, alors que lui aurait voulu du solide, du robuste. Sans doute à cause de ses origines germaniques, il rêvait d'une famille en béton armé. Rien à faire : je restais résolument désinvolte dans ce domaine.

Le portail du jardin était ouvert. Il n'y a jamais de vols ici, il ne serait venu à l'idée de personne de fermer quoi que ce soit à clef. Le crissement familier du gravier sous mes semelles me souhaita la bienvenue. J'abandonnai ma valise sous le porche et entrai dans la maison dont la porte était elle aussi déverrouillée. Le puits de lumière percé dans le toit laissait pénétrer le soleil et de grands caoutchoutiers s'épanouissaient, dopés par la luminosité. Dans un cadre accroché au mur, un bateau à vapeur remontait le Mississippi. Papa adorait cette photo. Il avait toujours été fasciné par l'Amérique où son meilleur ami, Paulo, s'était installé il y a dix ans. Il lui téléphonait régulièrement mais